

Jean-Martin Charcot et sa famille, entre 1875 et 1884, d'après Marie-Louise Pailleron

par Philippe Albou et Olivier Walusinski



Fig. 1. Jean-Martin Charcot dans leur jardin de Neuilly (vers 1885).



Fig. 2. Marie-Louise Pailleron, par John Singer Sargent (1881) : détail du portrait où elle est représentée avec son frère (Cf. Fig. 10).

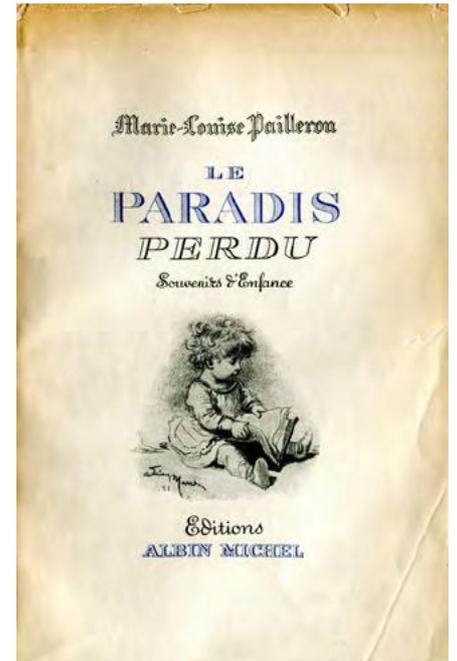


Fig. 3. Couverture du livre de Marie-Louise Pailleron, *Le Paradis perdu. Souvenirs d'enfance*, Ed. Albin Michel, 1947.

RÉSUMÉ

Cet article évoque la vie intime de Jean-Martin Charcot et de sa famille à l'Hôtel de Chimay, à Paris, l'avant-dernière demeure du fondateur de la neurologie. Marie-Louise Pailleron (1870-1951), qui fut leur voisine de palier, avait 5 ans en 1875, à l'arrivée des Charcot, alors que le « Professeur » avait 50 ans, son épouse 40 ans, et leurs enfants Jean-Baptiste et Jeanne, 8 et 10 ans. Devenue par la suite une écrivaine reconnue, elle revient en 1947, dans son livre *Le paradis perdu*, sur ses souvenirs d'enfance auprès d'eux.

SUMMARY

This article discusses the personal life of Jean-Martin Charcot and his family at the Hôtel de Chimay in Paris, the penultimate residence of the founder of neurology. Marie-Louise Pailleron (1870–1951), who was their next-door neighbor, was five years old in 1875 when the Charcots arrived. At that time, the “Professor” was fifty years old, his wife was forty, and their children, Jean-Baptiste and Jeanne, were eight and ten. Later in life, after becoming a well-known writer, Pailleron recounted her childhood memories of the Charcot family in her 1947 book *Le paradis perdu* (*Paradise Lost*).

Marie-Louise Pailleron (1870-1951), qui était la fille du poète et dramaturge Édouard Pailleron (1829-1899), fut, entre 1875 et 1884 un témoin privilégié de la vie quotidienne de Jean-Martin Charcot (1825-1893) et sa famille, qui résidaient à l'Hôtel de Chimay, 17 quai Malaquais à Paris. Elle était en effet leur voisine, et l'amie de leurs deux enfants, Jean-Baptiste et Jeanne. Elle avait 5 ans en 1875, à l'arrivée des Charcot, alors que le « Professeur » avait 50 ans, son épouse 40 ans, Jean-Baptiste 8 ans et Jeanne 10 ans. Devenue par la suite une écrivaine reconnue, récompensée en 1930 par le *Grand prix de littérature de l'Académie française* pour l'ensemble de son œuvre, elle revint en 1947 sur ses souvenirs dans un livre de 300 pages intitulé *Le paradis perdu, souvenirs d'enfance*. Un tiers environ de ce livre est consacré aux réminiscences de son enfance au sein de l'Hôtel de Chimay.

L'Hôtel de Chimay

Ce bâtiment prestigieux, dont l'histoire est particulièrement riche¹, a été construit au XVII^e siècle, puis réaménagé plusieurs fois. Situé au 17 quai Malaquais, il se nomme successivement *Hôtel de la Bazinière* (1635), *Hôtel de Bouillon* (1681) et enfin *Hôtel de Chimay* (1852). Cette riche demeure a été habitée dans le passé par le Grand-Condé entre 1643 et 1649 ; par Henriette-Marie de France, sœur de Louis XIII à partir de 1662 ; par Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, nièce de Mazarin à partir de 1681 ; par Stéphanie Tascher de La Pagerie,

cousine de Joséphine de Beauharnais à partir de 1808. Joseph de Riquet de Caraman, prince de Chimay (1808-1886), diplomate et industriel belge, fils aîné de Thérèse Cabarrus, dite *Madame Tallien*, le rachète en 1852. Il y habite une partie de l'année avec sa famille, en occupant le rez-de-chaussée², tout en louant les appartements de l'étage. À la suite d'un krach boursier en 1882, le prince de Chimay met en vente le bâtiment, qui est racheté par l'État en 1883 pour en faire une annexe, côté Seine, de l'École nationale des Beaux-Arts.



Fig. 4. L'Hôtel de la Bazinière, au XVII^e siècle. Perspective gravée par Jean Marot (vers 1658).

En 1875, les locataires occupant le premier étage sont les suivants :

- Le Professeur Charcot réside avec sa famille dans l'aile gauche sur cour, côté Seine (Fig. 5 et 6), avec un petit balcon donnant sur le quai Malaquais. Cet appartement se prolonge sur la cour jusqu'au grand escalier qui le séparait de l'appartement contigu, occupé par les Pailleron, arrivés un an plus tôt ;

¹ Pour plus de détails sur cet Hôtel, voir Emmanuel Schwartz (2008).

² Il résidait le reste du temps au château de Chimay, en Belgique.

- Le troisième logement, au fond de la cour à droite, est occupé par M^{me} Flore Singer, née Flore Betty Ratisbonne (1824-1915), femme de lettres et veuve d'Alexandre Singer. Un escalier sépare l'habitation de cette dernière de celui de M^{me} Christine Buloz (1815-1889), la grand-mère maternelle de Marie-Louise, qui est l'exacte réplique de celui des Charcot.



Fig. 5. Façade actuelle de l'hôtel de Chimay, sur le quai Malaquais. Les Charcot disposent du petit balcon côté Seine, au premier étage à gauche.



Fig. 6. Vue de la cour. Les fenêtres du premier étage à gauche sont celles des Charcot, avec, au même étage sur la droite, celles des Pailleron.

Les familles Pailleron et Charcot

Édouard Pailleron (1829-1899), dramaturge, poète et journaliste français se marie en 1862 avec Marie Buloz, fille de François Buloz,

fondateur et directeur de la *Revue des deux Mondes*. Auteur de plusieurs comédies de mœurs à succès, sa carrière triomphale le mène à la direction de la Comédie-Française et culmine en 1881 avec le *Monde où l'on s'ennuie*, jouée plus de mille fois ! Il est élu à l'Académie française en 1882. De son mariage avec Marie Buloz naissent trois enfants : Édouard Jr (1865-1947), Henri (né en 1868 et décédé à 5 ans) et enfin Marie-Louise (1870-1951). Cette dernière devient par la suite une écrivaine érudite écrivant dans la *Revue des Deux Mondes* (fondée par son grand-père François Buloz). Elle y évoque notamment de grands noms de la littérature française comme M^{me} de Staël ou George Sand, tout en publiant aussi quelques romans.

Jean-Martin Charcot se marie en 1864 avec Augustine Laurent³, veuve d'Edmée Victor Duris depuis 1861, dont elle a eu une fille, Marie. Le contrat de mariage, en « communauté de biens », assure à Charcot une large aisance financière.⁴ Après avoir vécu trois ans au 13 rue Laffitte, le couple emménage en 1867 dans une maison bourgeoise située au 6 de l'avenue du Coq, près de la gare Saint-Lazare. Ils s'installent à l'Hôtel de Chimay en 1875, alors que Charcot est chef de service à la Salpêtrière depuis 1862, titulaire de la Chaire d'anatomie pathologique depuis 1872 et membre de l'Académie de médecine depuis 1873. Ses enfants, Jean-Baptiste et Jeanne, âgés

³ Elle était la fille de Vincent-Claude Laurent, riche tailleur parisien et fournisseur du roi Louis-Philippe.

⁴ Ce contrat, signé en présence des témoins de la mariée et ceux de Charcot (son frère Pierre, M^{me} Benoît Fould et M. Adolphe Fould, son maître Rayet et son ami Vulpian) précisait que lui-même apportait une somme de 29 000 francs et la moitié indivise avec son frère Pierre, d'une petite maison de campagne au Tremblay, son épouse apportant quant à elle plus de 450 000 francs. (d'après Corniou)



Fig. 7 à 10. Les membres de la famille Pailleron, peints par John Singer Sargent (1856-1925), avec de gauche à droite : Édouard Pailleron ; son épouse Marie Pailleron ; Christine Buloz, la mère de M^{me} Pailleron ; et les deux enfants, Édouard Jr et Marie-Louise.

respectivement de huit et dix ans en 1875, deviennent naturellement les amis de Marie-Louise Pailleron, alors âgée de cinq ans, qu'ils surnomment « Le Sylphe »⁵, sans doute en raison sa grâce naturelle, que l'on peut constater dans son portrait peint par John Singer Sargent en 1881.

Le témoignage de Marie-Louise Pailleron

Dans son livre *Le Paradis perdu, souvenirs d'enfance* (1947), Marie-Louise Pailleron évoque le souvenir, surtout entre 1875 et 1884, des membres de la famille de Jean-Martin Charcot et de leur appartement. Même si on ne peut exclure certains « souvenirs reconstitués », il s'agit d'un témoignage de premier ordre sur la vie quotidienne des Charcot à l'Hôtel de Chimay. Marie-Louise

décrit d'abord leur appartement, puis fait le portrait de chacun d'eux, à commencer par Madame Augustine Charcot, devenue l'amie de sa mère et qui fascine la petite fille qu'elle était.⁶

L'appartement des Charcot

Marie-Louise Pailleron se souvient de l'étrange impression laissée par l'appartement de ses voisins, qui lui « semblait mystérieux, un peu inquiétant peut-être, tendu de grandes tapisseries sombres, garnie de meubles Renaissance, de tableaux aux lourds cadres dorés, assombri de vitraux. Les pas y étaient étouffés par des tapis épais. » Cet appartement est décoré par quelques objets restés dans sa mémoire : « Je vois encore près de la porte du salon une cire sous verre qui représentait Agnès Sorel, la tête couverte

⁵ Les sylphes et les sylphides étaient, dans les mythologies gauloise, celte et germanique, des génies de l'air, symbole de beauté et de subtilité, se situant à mi-chemin entre les anges et les elfes.

⁶ Marie-Louise précise que « (ses) parents se lièrent avec leurs voisins de palier, les dames surtout, Madame Charcot étant casanière et peu mondaine, comme ma mère, lui plut. Je ne me souviens, par contre, d'aucune intimité entre mon père et le grand chef de la Salpêtrière. »

d'une résille emperlée, mais le sein nu. Je me souviens surtout d'un beau pacha ventru tout habillé de blanc accroché au-dessus du divan sur lequel s'asseyait Madame Charcot. Ne fumait-il pas une pipe, ce Pacha ? Je n'en suis pas sûre, toutefois ce tableau me plaisait, plus qu'aucun autre. Sur un fond assombri, le blanc crémeux de la robe était d'une douceur si moelleuse que j'eusse aimé en caresser l'étoffe » (Fig. 11). Ce fameux *Pacha*, œuvre de Fragonard, sera cédé plus tard, par Jean-Baptiste Charcot, qui lui avoua un jour « l'avoir vendu pour acheter une propriété en Bretagne qui (lui) plaisait beaucoup. »⁷



Fig. 11. *Le Pacha*, par Jean-Honoré Fragonard (1732-1806).

Madame Augustine Charcot (Fig. 1)

Marie-Louise Pailleron évoque en premier lieu le souvenir d'Augustine Charcot, l'épouse du Professeur, chez qui elle se rend très souvent : « Je traversais alors le palier à tout moment, attirée par la gentille bonhomie, la bonté de Madame Charcot, son activité, son humeur toujours bienveillante et égale. Quelle charmante femme ! La regarder aller et venir, s'occuper de tout, travailler avec

passion à la décoration de son intérieur, était une distraction et un divertissement. Presque tout le temps que je ne passais pas dans les jupes de ma mère, je le passais là. J'étais trop petite pour atteindre la sonnette, les jours où le docteur ne recevait pas, on laissait souvent à mon intention la porte d'entrée entrebâillée, je n'avais qu'à la pousser pour me glisser dans l'appartement voisin ». Elle observe notamment les activités artistiques de M^{me} Charcot : « Je l'ai vue sculpter, peindre sur verre, flamber des émaux, faire du vernis-martin et du cuir repoussé, modeler des cires, développer de ses petites mains diligentes de larges clichés photographiques... On devine quel amusement c'était pour moi de voir travailler cette gentille femme, quel enseignement aussi. » Elle décrit ensuite son apparence physique : « Madame Charcot, courte et rondelette, possédait un teint diaphane et des yeux clairs qui donnaient à son visage un caractère très particulier. Un sourire malicieux l'éclairait, cependant son trait dominant était la bonté. Sa fille aînée Marie, avait hérité du même teint et des mêmes yeux clairs, mais leur expression différait du tout au tout de ceux de sa mère. »

Le Professeur Jean-Martin Charcot (Fig. 1, 12, 13, 17 et 19)

Après avoir décrit M^{me} Charcot, Marie-Louise évoque, de manière beaucoup plus distante, la figure du « Professeur » : « Tout enfant, je fus souvent chez ce grand voisin, quoiqu'il m'effrayât infiniment. Son masque impassible (on disait qu'il ressemblait au premier Consul), son air froid, ses paroles rares me glaçaient, lorsque j'étais petite... Le professeur, absorbé, soucieux, paraissait toujours ailleurs ; lorsqu'il sortait le matin dans son petit coupé, il se mettait immédiatement à lire, et chez lui il ignorait, bien entendu, la présence d'une

⁷ Selon le site *Art net*, ce tableau été vendu aux enchères il y a quelques années.



Fig. 12. Montage de photos de Charcot aux différents âges de sa vie.

Les trois photos encadrées correspondent à l'époque où il résida à l'Hôtel de Chimay, entre 1875 et 1884.

petite fille, qui s'efforçait, il est vrai, de ne pas se faire remarquer. ». Elle évoque la vue des malades que Charcot reçoit à son domicile : « Deux ou trois fois par semaine, l'escalier qui nous était commun se remplissait de pauvres débris d'humanité atteints de maladies nerveuses qui prenaient souvent les plus fâcheux aspects... Grimaçants, sautillants, affligés de tics bizarres, soutenus par leurs infirmiers ou portés même sur des civières, ils se donnaient rendez-vous chez le grand Charcot, accourant des pays les plus divers. La renommée mondiale du médecin autorisait leurs espoirs... Cependant mon père craignait l'effet de tant de difformités tragiques ou grimaçantes sur la sensibilité de sa petite fille, il redoutait son épouvante, il redoutait aussi de la voir imiter ces grimaces, car les

enfants sont prompts à saisir les ridicules et à s'en divertir. Rien de tel n'arriva. Je vis peu ces dégénérés, en somme, dans mon très jeune âge, soit que l'on me fit sortir et rentrer en dehors des heures de consultations, soit que ma mère passât avec moi ces jours-là par un autre escalier. »

Elle esquisse la démarche et le visage du Professeur : « Le docteur était petit, lourd de corps, il marchait les bras collés aux côtes. Sa bouche ironique et le silence dont il aimait à jouer m'effrayait bien plus que de sévères paroles ne l'eussent fait. Quand je l'entendais venir, je me glissais sous la table sur laquelle travaillait sa femme et n'en sortais à quatre pattes qu'après son départ. » Elle ajoute cependant : « Je le savais très aimé des siens, bon père, le camarade de ses enfants. Dans

les années qui suivirent, je vis sa maison ouverte à ses élèves pour lesquels on le disait très dévoué. Néanmoins, l'impression qu'il avait produite sur l'enfant demeura identique sur la jeune fille. Je dois dire qu'il produisait souvent la même impression sur les gens qui l'abordaient pour la première fois. »

Jeanne Charcot (Fig. 14, 16 et 18)

Jeanne, la fille aînée de Charcot, a 10 ans lorsque Marie-Louise la rencontre : « Quand je la vis pour la première fois, elle me parut posséder déjà la gravité d'une grande personne. Je ne l'ai jamais vue jouer à un jeu d'enfant, ni broder, ni coudre. Elle me domina par son titre d'aînée, et me prit gentiment sous sa protection. Elle avait les beaux traits réguliers du père et sous une arcade sourcilière très prononcée, de grands yeux bleus sombres qui, avec ses cheveux noirs, en faisaient une très jolie jeune fille. » Vers l'âge de 18 ans, « elle plût infiniment aux amis de son frère et aux élèves de son père, sans compter les *outsiders*... Jeanne n'y prêtait guère attention, elle était bien loin de ce qu'on appelle une *coquette*. Sa conversation sérieuse, son goût de l'étude plaisait à ses soupirants, autant que ses beaux yeux graves et son charmant sourire. Très laborieuse comme sa mère, elle se livrait volontairement aux mêmes travaux ; infiniment instruite elle apprenait les langues avec une facilité remarquable. Son frère et elle parlaient l'anglais comme leur propre langue ; Jeanne connaissait en outre l'italien, l'allemand et l'espagnol, elle apprit bientôt le russe et même je crois me souvenir qu'elle étudia l'arabe. Ce don rare lui permit d'accompagner le Professeur lorsqu'on l'appelait en consultation dans ces divers pays ; pleine de tact et de sensibilité, elle était partout à sa place. »

Jean-Baptiste Charcot (Fig. 13 et 14)



Fig. 13. Portrait de Jean-Baptiste Charcot, vers 15 ans.

La partie consacrée à Jean-Baptiste, le futur navigateur, est plus étoffée, avec un portrait sensible et imagé traduisant la grande amitié qu'elle avait pour lui : « Il demeura jusqu'à la fin de sa vie qui fut, l'on s'en souvient tragique⁸, le Jean de mon enfance, simple et bon, sans aucune pose, outrant au contraire sa rudesse et son allure de bon garçon sans gêne. Déjà il adorait la mer, les marins et les pêcheurs ; presque toutes les photographies

⁸ Note de Marie-Louise Pailleron : « Jean Charcot périt en mer sur le *Pourquoi pas ?* son navire, le 16 septembre 1936, dans la baie de Reykjavik en Islande. Pendant une tempête, la chaudière du bateau éclata, le *Pourquoi pas ?* précipité sur les rochers perdit sa quille et sombra avec tout l'équipage ; sauf un homme Godinec »



Fig. 14. La photo de groupe chez les Charcot, avec de gauche à droite : en haut, Pierre Parrot, Georges Viguès et Jean Charcot ; et en bas, Marie-Louise Pailleron, Léon Daudet, Jeanne Charcot, le Pr Charcot et tout à droite de la photo, une vue (partielle) de « l'affreux mannequin » dont le gibus est tenu sur la tête par le Professeur !

que l'on voit de lui dans son enfance, le représentent un bateau à voiles entre les mains. Les séjours que sa famille avait faits à Ouistreham pendant plusieurs années disent les uns, déterminèrent sa vocation de marin... D'autres ont prétendu que le petit

lac de Saint-James, sur lequel nous avons si souvent "navigué" lui donna la passion du bateau ? J'ignore laquelle de ces hypothèses est la véritable. Il est certain que les séjours de Ouistreham lui avaient laissé un vif souvenir et qu'il en parlait souvent. Il y était

libre de barboter avec les pêcheurs, de les accompagner même à la pêche, de relever avec eux leurs filets, ce qui l'enchantait. Bref, cet amour de la mer, quand je le connus, était déjà très puissant chez lui et il me disait souvent d'un ton résolu : « Tu sais, le Sylphe, je serai marin ! » ». Ses parents s'inquiètent cependant de cette vocation naissante, et le fils du Professeur Charcot est orienté vers la médecine : « Le moment venu, Jean céda aux instances des siens, mais il n'oublia jamais les amours de sa quinzième année : elles ont dominé sa vie. Il y revint après la mort de ses parents, et put alors, grâce à sa fortune, se consacrer à la fois aux croisières qu'il avait rêvées, et à la Science à laquelle les siens l'avaient voué. »

Marie-Louise évoque ensuite le caractère de son ami : « Sa rudesse était une rudesse d'emprunt : il s'en faisait un jeu. Quand je le connus quai Malaquais, rien ne lui plaisait tant que de prendre des allures de parfait matelot, de "tanguer" en marchant et de chanter de sa grosse voix des refrains mélancoliques comme en savent "ceux" de Binic et de Paimpol... Il aimait exagérer ces allures-là devant moi et me faire dire : "Comme tu es mal élevé !" Mon indignation le ravissait et le faisait éclater de rire. Cette taquinerie était la seule qu'il exerça sur moi, car il n'était avec les faibles ni brutal, ni bruyant et maintenant lorsque je songe à cette époque, j'en viens à me demander si sa rudesse ne cachait pas quelque timidité et une certaine mélancolie. »

Durant ses études de médecine, Jean-Baptiste devient le centre d'une « bande de jeunes fous dont faisaient partie Léon Daudet, Henri Meige, Berthelot, H. Meunier, Viguès, Bouchacourt, etc. » Ces derniers étaient « toujours disposés à arrêter les omnibus ou à se faire conduire au poste à la moindre

réquisition. Une fois, ils promenèrent en fiacre découvert un affreux mannequin qu'ils entouraient de prévenances et de petits soins, et qu'ils emmenèrent jusqu'au bois de Boulogne. Ils remontèrent ainsi toute l'avenue des Acacias à l'heure où les voitures en file, se touchaient. Ce monstre fut photographié au retour avec nous tous assis à côté du Professeur Charcot dans le jardin du Boulevard Saint-Germain⁹ où la famille Charcot émigra après la vente de l'Hôtel de Chimay au ministère des Beaux-Arts. » (Fig. 14)

Représentations théâtrales et présences animales

Marie-Louise Pailleron évoque enfin deux aspects originaux de la vie de famille dans la maison des Charcot, avec d'une part l'organisation de représentations théâtrales, et d'autre part la présence des animaux.

C'est ainsi que Marie-Louise raconte ses débuts sur les planches chez les Charcot, dans un drame de Shakespeare, *Le Roi Jean* : « Le professeur raffolait de Shakespeare et mes amis qui aimaient beaucoup organiser des représentations impromptues, des déguisements et des surprises, avaient monté audacieusement entre eux et leurs camarades cette pièce, ou du moins les principales scènes, pour la fête de leur père, la Saint-Martin. ». Voici quelques extraits de l'évocation de ces représentations :

« Jeanne qui s'était adjudgée le rôle de Constance (mère du petit Arthur spolié) s'était éprise de ce rôle, avec un instinct excellent, du reste, car elle y fut très dramatique et soutint son personnage avec beaucoup d'intelligence »

⁹ Il s'agit de l'Hôtel de Varengeville, situé au 217 boulevard Saint-Germain, qui abrite actuellement les locaux de la *Maison de l'Amérique latine*.



Fig. 15. Marie-Louise Pailleron en Philippe Auguste.



Fig. 16. Jeanne Charcot en sainte.



Fig. 17. Jean-Martin Charcot en Dieu le père.

« Son fils Arthur, l'enfant martyr que le Roi Jean veut faire disparaître (en la circonstance joué par le vrai Jean Charcot) apparut en tunique bleu de ciel, les cheveux coiffés aux enfants d'Edouard, une ferronnière d'or sur le front, il fit courir un frisson de pitié dans le public lorsque le bourreau et ses assistants entrèrent en scène avec leurs instruments de torture et se préparèrent à lui brûler les yeux ».

« Le rôle du bourreau, à la vérité sobre de paroles : dix paroles en tout – était tenu par mon frère aîné, le plus débonnaire et le plus timide de nous tous. Il avait beau être vêtu d'une blouse sang de bœuf, il ne terrorisa personne ».

« Quant au personnage du roi Philippe-Auguste, il me fut attribué. Philippe Auguste ! Ignorant le doute, je me lançai avec l'audace de la candeur dans cette aventure : une cinquantaine de vers dans la langue de Shakespeare ! On avait fait pour nous une sélection dans le deuxième acte qui est le plus dramatique, et nous débutions, Jeanne et moi, dans la grande scène entre Constance et le roi. »

Marie-Louise illustre son livre *Le Paradis perdu* (1947) de quelques photos tirées de

ces prestations théâtrales, avec même une image de Charcot en Dieu le père (ça ne s'invente pas !), qui prouve que ce dernier participait aussi, de temps en temps, à ce genre d'amusements familiaux (Fig. 15 à 17).

Marie-Louise nous raconte par ailleurs que l'appartement de Charcot abritait des animaux de toutes sortes, en particulier :

– Le chien Sigurd, « un grand danois café au lait qui, malade, fut soigné par toute la Faculté de médecine avec un soin et une douceur extrêmes ». Ce dernier est mentionné dans un article intitulé « *The breeds of dogs* » (les races de chien), paru en 1891 dans une revue américaine, le *Scientific American Supplement*, avec le commentaire suivant (que nous avons traduit) : « Les plus grands chiens se trouvent dans cette race, et le magnifique chien danois appartenant au Professeur Charcot est certainement le plus grand chien de France, voire d'Europe. Il mesure 36 pouces au garrot et possède un développement

- osseux et musculaire parfaitement en accord avec sa grande stature, tout en ayant des proportions admirables et de la légèreté. Ses mouvements sont comparables à ceux des plus beaux chevaux. » (Fig. 18) ;
- Gustave, un petit ouistiti qui, selon Marie-Louise, « s’installait l’après-midi pendant qu’elle travaillait, sous la robe de M^{me} Charcot, et se mettait à la fenêtre dans l’échancrure de son corsage. De là il examinait la situation le derrière au chaud et, fort de ses prérogatives, relevait et abaissait la peau de son front le plus drôlement du monde à la vue de chaque nouvel arrivant. Quand l’un d’eux s’adressait à sa maîtresse ou lui déplaisait, ses yeux brillaient de colère et il poussait un petit cri guttural qui, tout petit qu’il était, tenait l’intrus en respect » ;
 - Il y avait enfin Zibidie, la grande guenon noire (que Marie-Louise appelle par erreur



Fig. 18. Jeanne avec Sigurd, d’après la gravure illustrant l’article du *Scientific American Supplement*, No. 803, May 23, 1891.



Fig. 19. Le Dr Charcot, avec sa guenon Zibidie.

Rosalie) : « J’ai connu aussi Rosalie, grande guenon noire avec gilet blanc, offerte au Professeur par l’Empereur du Brésil, celle-ci agrémentée d’une longue queue prenante en point d’interrogation, au moyen de laquelle elle se suspendait aux lustres. Comme l’appartement était très élevé de plafond, les visiteuses assises dessous ne voyaient pas Rosalie, qui choisissait avec soin son point de chute et se laissait tomber mollement au moment opportun sur les genoux d’une dame justement effarée. Combien de fois ai-je, de mon coin, contemplé ce spectacle et avec quelle joie toujours nouvelle, inutile de le dire. » (Fig. 19)

Selon Marie-Louise, « cette tendresse de mes amis pour les animaux me paraissait d’autant plus sympathique que l’exemple en était donné par Jupiter lui-même. Jamais on n’eût vu dans cette maison un des enfants sacrifier bêtement des papillons, pêcher des grenouilles ou dénicher les nids. Sur la petite mare du jardin des Charcot à Saint-James, un canard trônait. Le maître l’avait arraché à la

mort et n'eût pas permis que l'on y touchât. » Cette passion pour les bêtes est également mentionnée par Olivier Corniou dans sa thèse de 2002, où il évoque de nombreux chats, un ara nommé « Harakiri » et même un âne appelé « Saladin ». Corniou précise que Charcot a horreur des cruautés inutiles infligées aux animaux, déteste les courses de taureaux et la chasse. Il s'oppose aussi aux expérimentations animales instaurées par Claude Bernard, participant même à une manifestation contre la vivisection. Il est de ce fait en phase avec la Loi Grammont, du

2 juillet 1850, qui fut la première loi pénale importante sur la protection des animaux

Marie-Louise Pailleron nous a offert en 1947 un témoignage, certainement romancé, de la vie familiale de Charcot, entre 1875 et 1884, à l'Hôtel de Chimay, son avant-dernière demeure. Aucune des biographies posthumes laissée par les élèves du maître ne pénètre avec une telle acuité son intimité. C'est là tout l'intérêt de ce texte, trop longtemps négligé des biographies contemporaines du fondateur de la neurologie française.

Références

Pailleron ML, *Le Paradis perdu, souvenirs d'enfance*, Ed. Albin Michel, 1947.

Schwartz E., *L'école des Beaux-Arts côté Seine. Histoire impertinente du quai Malaquais de la reine Margot au baron de Charlus*, École Nationale supérieure des beaux-Arts (2008).

Corniou O, *Vie et œuvre de Jean-Martin Charcot, Thèse pour le doctorat en médecine. Faculté de médecine de Créteil, Université Paris-Val-de-Marne, 2002.*

Anonyme, The breeds of dogs (les races de chiens), in *Scientific American Supplement*, N°. 803, May 23, 1891. Source : <https://www.gutenberg.org/files/13358/13358-h/13358-h.htm>

Camargo C.H.F., Coutinho L., Walusinski O., et al., Jean-Martin Charcot: the polymath, *Arq. Neuropsiquiatr.* 2023;81:1098–1111.

Crédits photographiques

Fig. 1, 2, 4, 7 à 10 : Wikimedia (libres de droit)

Fig. 3, 5 et 6 clichés Ph. Albou

Fig. 11 : reproduction du tableau *Le Pacha*, par Jean-Honoré Fragonard, publiée sur le site internet de Art net (Le Pacha par Fragonard)

Fig. 12 : montage effectué à partir d'images de Wikimedia (1863, 1872, 1881, 1883) et de la collection personnelle d'O. Walusinski (1860, 1866, 1876 et 1890), publié dans Camargo C.H.F. et al. (2023)

Fig. 13 à 17 : photographies tirées du *Paradis perdu*, de Marie-Louise Pailleron (1947)

Fig 18 : image libre de droits publiée par « The Project Gutenberg » en 1891.
URL : <https://www.gutenberg.org/files/13358/13358-h/13358-h.htm>

Fig. 19 : Coll. O. Walusinski